

33 - 20

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

**Au
Bon Beurre**

roman

nrf

GALLIMARD

AU BON BEURRE

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

AU BONBEURRE

SCÈNES DE LA VIE

SOUS L'OCCUPATION

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1952.*

À
JACQUES SILBERFELD,
dit **MICHEL CHRESTIEN**

PRÉFACE

Corneille a tué son beau-père puisqu'il a peint Le Cid, et ensuite assassiné sa sœur puisqu'il a écrit Horace. Cervantès se prenait pour un chevalier du Moyen Age car il a fait Don Quichotte. Victor Hugo était bagnard, sinon comment aurait-il eu l'idée de Jean Valjean ? Quant à Goethe, c'était le diable ; la preuve : il a imaginé Méphisto.

Je suis parvenu à ces conclusions en réfléchissant sur mon propre cas. Ayant écrit le roman d'un crémier, j'ai appris par les journaux que j'étais crémier. Au début, cela m'étonnait car je croyais naïvement avoir réussi un portrait assez cruel. Puis, je me dis (non sans satisfaction) que décidément la littérature est une activité dangereuse : quoi que l'on imprime, cela se retourne contre vous.

Flaubert nous a causé un tort immense lorsqu'il s'est écrié « Madame Bovary, c'est moi ! » Il ne faut pas dévoiler de pareils secrets. Cela crée des malentendus qui durent cent ans et plus et qui jettent le discrédit sur toute la profession. Les critiques prennent tout au pied de la lettre. Leur raisonnement est le suivant : « Puisque Flaubert avoue lui-même qu'il s'est peint dans son personnage, il est clair qu'il avait le caractère et les aspirations d'une petite provinciale insatisfaite, etc. »

Ayant le désir frénétique de plaire à la critique, j'affirme sur l'honneur que je ne suis pas crémier, que je ne me suis pas enrichi dans ce commerce et que je n'ai écrit le Bon Beurre que pour trois raisons.

La première est qu'en 1952, le crémier me paraissait un personnage curieux, un phénomène social inédit, tout à fait digne qu'on lui consacra un roman. Secondement, en observant sous l'Occupation les mercantis qui s'enrichissaient en spéculant sur la misère du pauvre monde, je me jurais qu'un jour je tirerais vengeance de ces canailles. Ce fut une vengeance d'homme de lettres, que je mangeai froide à souhait, à cause du recul romanesque. Troisièmement, vers l'âge de trente ans, je voulus me prouver que j'étais capable de mener à bien un roman traditionnel, c'est-à-dire comportant une intrigue inventée par moi, des personnages qui m'étaient complètement étrangers et la description d'un coin de la société de mon temps.

Lorsque j'eus l'idée du Bon Beurre, j'écrivis d'un trait cinquante pages puis je tombai en panne. Tout à coup le sujet me dégoûta. Je fourrai les cinquante pages dans un tiroir, où elles dormirent quelques mois. Un jour je les ressortis, je les relus et j'eus une bonne surprise. J'ajoutai une phrase, puis une page, et le reste suivit en trois mois. J'habitais alors un pavillon en meulière à Gournay-sur-Marne où j'étais fort mal. Grâce au Bon Beurre j'ai gardé un excellent souvenir de ce domicile. Je passais des heures charmantes derrière ma machine à écrire, pouffant tout seul quand j'inventais une noirceur particulièrement pommée de mon héros. Le soir, je lisais le travail du jour à ma femme qui me récompensait par des éclats de rire.

Il est exact que l'on a à l'égard de ses œuvres des sentiments paternels. La préférence va tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Je me suis assez vite détaché du Bon Beurre, à cause de son succès sans doute, car les parents n'aiment pas beaucoup ceux de leurs enfants qui réussissent. En outre, pendant plusieurs années, ce livre, je ne sais pourquoi, m'a paru un peu extérieur à moi. Aujourd'hui que je le place dans la perspective de mes autres ouvrages, je vois bien que je devais l'écrire, et dans ce style-là.

Avril 1972.

PREMIÈRE PARTIE

I

Quoi qu'elle fît, Julie Poissonard fleurait toujours le Briecoulommiers : elle était crémière. Au grand soleil de juin 1940, sur la route de Bordeaux où le Gouvernement l'avait précédée, un homme qu'elle recueillit dans sa camionnette lui dit : « Tu sens le fromage, ma petite mère. Si t'es pas crémière, moi je suis le pape. » Cet homme portait l'uniforme des zouaves et buvait du vin rouge sans en offrir à personne. Julie Poissonard pensa : « Le monde est mauvais. »

Au volant, son mari, Charles-Hubert Poissonard, que la défaite de la France rendait bavard, disait au soldat : « Pourquoi qu'on n'a pas envoyé tous les Juifs au front ? Moi, si j'étais le Président de la République, c'est ce que j'aurais fait. Et on n'en serait pas là. » Les deux enfants Poissonard, une fille de dix ans, Jeannine, et un petit garçon de quatre, Henri, ne disant rien, donnaient une leçon de dignité qui était perdue pour tout le monde.

A Bordeaux, on se débarrassa du zouave qui n'avait plus de vin et menaçait les provisions de ses hôtes nomades. Le voyage, que plus tard on appela « exode », n'avait pas, en somme, été trop déplaisant. Certes on avait eu tort de recueillir ce zouave, mais on saurait à l'avenir qu'il ne faut pas ramasser le premier venu sous prétexte qu'il est vêtu de kaki et se déplace à pied.

La famille Poissonard ne trouva aucun charme au chef-lieu de la Gironde, trop peuplé. La camionnette perça jusqu'aux Quinconces, où elle resta immobilisée toute une

semaine. Comme on ne pouvait se loger nulle part, on dormit dedans. Le matin, le jeune Henri allait uriner contre ses roues, ce qui l'amusa et (croyait-il) lui donnait une importance sociale. M^{me} Poissonard jugeait cela « mal élevé », mais vu les circonstances le petit homme était excusable. Jeannine, prévoyante, avait emporté sa grande collection de *La Semaine de Suzette* et lisait avec un intérêt inlassable les *Aventures de l'Espiègle Lili*, ce qui permettait à son père de dire : « Lis pas comme ça, voyons, tu vas te crever les yeux. » Et se tournant vers des voisins qui habitaient une Peugeot :

— Cette petite-là, elle a la lecture dans le sang. Elle lirait dans un naufrage.

La nouvelle la plus importante qu'on apprit en quatre ans d'occupation fut que les Allemands étaient corrects. Cette nouvelle arriva à Bordeaux comme une colombe, et bien des fronts se relevèrent, ceux du couple Poissonard, entre autres, que la pensée de leur jolie crèmerie de la rue Pandolphe (XVII^e arrondissement) mise à sac comme Byzance torturait sans trêve. Le couple Poissonard, donc, songea au retour et dressa des plans pour s'extirper des Quinconces. On rentra à Paris en deux jours, à toute vitesse et en chantant. A midi, la camionnette débouchait place de l'Étoile où une clique de la Wehrmacht jouait une espèce de marche funèbre. La famille Poissonard regarda cela passionnément.

— Des soldats, des soldats ! criait Riri.

— Quelle discipline ! dit Charles-Hubert. La guerre, c'est pas étonnant qu'ils l'aient gagnée.

— Après tout, c'est des hommes comme les autres, dit Julie.

— Et ils savent tous le français, reprit M. Poissonard. Hitler, il a envoyé ses ingénieurs étudier en France. La preuve.

Rue Pandolphe, la crèmerie était toujours là. A son fronton rayonnait en bâtardes jaunes :

La joie du couple Poissonard fut indescriptible. Pour un peu ils auraient remercié les Allemands. Julie enfila une blouse blanche, Charles-Hubert une blouse grise, Jeannine se tapit dans les ténèbres ombreuses de l'arrière-boutique avec *L'Espègle Lili*, et le marmot, à tout hasard, se mit à pleurer.

— Le gronde pas, Charles, dit M^{me} Poissonard ; c'est nerveux. Là, c'est fini, Riri. Qui c'est qui veut une sucette ? Dis donc, Charles, faut laver la camionnette. Sale comme elle est, elle présente mal. Faut pas donner le mauvais exemple aux Allemands. Qu'ils voient que les Français, eux aussi, ils savent se tenir.

— Une histoire comme celle-là, dit Charles-Hubert, faisant allusion aux récents désastres de la France, c'est mauvais pour le commerce.

Julie, derrière son comptoir, méditant comme un bœuf, ne répondit pas. Elle ferma les yeux puis les entrouvrit. Un silence qui sentait le lait séché et le fromage de chèvre occupa le *Bon Beurre*. Enfin, la crémière murmura :

— Les Anglais leur donneront du fil à retordre, c'est moi qui te le dis, Charlot. On n'a pas fini d'être malheureux.

A ce moment une pratique entra dans la crèmerie. Commercial en diable, Charles-Hubert s'enquit :

— Et pour madame Lécuyer, qu'est-ce que ça sera ? Ça fait plaisir de se revoir après une séparation pareille. Vous voyez : on peut pas s'arracher à notre Paris. On part dix jours et puis on revient. Allemands ou pas, Paris c'est toujours Paris.

— Et votre grand fils, ma'me Lécuyer, demanda Julie, vous en avez-t-y des nouvelles seulement ?

— Oui, merci, dit M^{me} Lécuyer d'une voix triste.

— Il lui est rien arrivé au moins ?

— Il est prisonnier.

— Ça, c'est la combine, dit le crémier. Être prisonnier, c'est ce qu'on peut faire de mieux à la guerre. La planque ! Et

puis vous en faites pas, y a l'armistice. Il paraît que tous les prisonniers, ils vont rentrer en France, voyage payé et tout. Sans compter la prime de démobilisation.

— Croyez-vous ?

— C'est ce qu'on raconte partout.

— Il est pas fou, Hitler, dit le crémier. Écoutez voir : il a pas intérêt à ce qu'on soit mécontent en France. Alors, il renvoie les prisonniers et il leur paye le voyage de retour. D'ici un mois, si ça se trouve, vous le reverrez, votre Léon.

— Et pensez que depuis bientôt un an il vous coûte pas un sou. On dira ce qu'on voudra, la mobilisation, ça n'a pas que des mauvais côtés. Prenez Léon, il aura fait un voyage en Allemagne aux frais de la princesse, et le retour pareil. Faut être réaliste.

— Enfin ! soupira la cliente. Il a encore des examens. Donnez-moi donc un kilo de pâtes à potages. On ne sait jamais par les temps qui courent.

M^{me} Lécuyer partie, Julie déclara :

— Elle a pris un coup de vieux, celle-là. Son Léon, ça lui fait du souci. Dis voir, monsieur Poissonard, tu devrais aller faire un tour aux Halles. Moi j'ai dans l'idée que tout ça ne fait que commencer. Si tu veux mon avis, ça va être comme en 70.

— Tu causes, tu causes ! dit Charles-Hubert. Comme en 70 ! Qui c'est qui te l'a dit ? Bon sang, on est au vingtième siècle. On manquera jamais de beurre en France. T'as rêvé.

Le lendemain matin, le spectacle des Halles, mal approvisionnées, et où il n'y avait pas un chat, sema le désarroi dans le cœur de Charles-Hubert. Le pauvre homme ne tirait qu'une conclusion de la rareté des produits : à savoir que cela ferait périlcliter son commerce. Toutefois, il emplit sa camionnette et ramena rue Pandolphe plus de marchandises qu'en temps normal. Julie, de son côté, se débattait dans une crise ; elle était à un tournant de son destin. Change-t-on de peau à trente-sept ans ? Quand on s'appelle Julie Poissonard, quand on est pourvue par la nature d'une crémerie à Paris,

oui ! Cette femme subissait une métamorphose. Pendant quinze ans, elle avait travaillé à sa caisse comme un cheval à une noria, ne voyant pas plus loin que la devanture. Aujourd'hui, une voix pressante mais confuse lui criait que la fortune du *Bon Beurre* ne dépendait que de son génie.

Il fallut à Julie Poissonard beaucoup de courage pour supporter les premiers mois de l'occupation. Les stocks, qu'elle obligeait Charles-Hubert à constituer, s'empilaient dans sa cave ; ils chassèrent de l'arrière-boutique la pauvre Jeannine, réduite à partager *L'Espiègle Lili* avec la fille de la concierge qui exigeait ce péage pour l'admettre dans la loge ; on dut même louer au dentiste du premier une chambre de bonne qu'on bourra de conserves comme un administrateur des Colonies. Bref, les économies Poissonard filaient à toute allure et Charles-Hubert devenait maussade. Plusieurs fois Julie eut des vertiges : ses voix l'avaient-elles trompée ?

C'est un fait que pendant les trois ou quatre mois qui suivirent l'armistice, la disette ne se fit pas sentir. Quand on refusait de donner aux clients des quantités exorbitantes de riz ou de macaronis, ils allaient ailleurs. La petite M^{me} Lécuyer, à qui chaque semaine ajoutait une ride, faisait des provisions scandaleuses de jambon en boîte. Charles-Hubert, en crémier candide, voulait vendre, et, malgré des explications infinies, ne comprenait pas l'entêtement de sa femme :

— Si t'achètes plus que tu n'écoules, c'est pas compliqué, tu fais faillite ; moi je sors pas de là, répétait-il comme un coucou.

Au fond, Julie savait bien ce qu'elle voulait, mais elle s'exprimait mal. Au mois d'octobre 1940, Charles-Hubert, maigri de huit kilos, prit un teint blafard qui lui resta. Julie, qui avait toujours été corpulente, flottait dans ses blouses, et perdait sa couperose. Grâce à Dieu, la guerre continuait entre le Reich et l'Angleterre, et des bruits circulaient, selon lesquels les Allemands emportaient de France des tonnes de produits alimentaires. Tous les recoins de la crèmerie et ses

dépendances étaient occupés par les stocks délicieux, par les stocks maudits. Des boîtes de jambon Olida, grosses comme des foies de bœuf, servaient de support au lit conjugal ; des sacs de riz et de lentilles tapissaient les murs. Les sardines avaient pris possession de la « bibliothèque ». Aux plafonds pendaient des saucissons serrés comme des stalactites et des dizaines de jambes de porc fumées qu'un naïf aurait pris pour des lustres dans leurs housses. Banania, sur des étagères, alignait des régiments de Sénégalais hilares qui reluquaient cinq mille Hollandaises de la maison Van Houten. Les petites morveuses du chocolat Menier montraient leurs innombrables gambettes à des multitudes de clowns Elesca. Toutes les rivières du monde semblaient avoir déversé là leurs saumons au naturel. Le thon à l'huile frétillait. Il y avait cinq cents fois plus d'éléphants sur les paquets de thé que dans l'armée d'Hannibal. Des roues de gruyère, des tomes de Savoie, des fourmes de Cantal, les unes sur les autres, figuraient les puissantes colonnes de ce temple de la Prévoyance.

L'air navré de Charles-Hubert contemplant ces amoncellements improductifs faisait peine à voir. Il passait par des transes. Un jour il redoutait un incendie, le lendemain l'invasion des rats. Ses rêves étaient hantés par les charançons. Vingt fois par heure il envoyait Julie et sa politique au diable. S'il avait, en homme, imposé sa volonté, il aurait pu regarder le mois prochain sans serrement de cœur.

Julie avait d'autres tourments : elle doutait. Les faits étaient en désaccord avec ses inspirations, avec sa raison. Elle se sentait trop responsable pour ne point passer son humeur sur autrui. La vue des chalands, surtout, l'exaspérait, qui ne comprenaient rien à la conjoncture historique et exigeaient, comme jadis, la meilleure qualité au plus bas prix. Sa politesse se relâchait. Quand elle rendait la monnaie, elle avait le sentiment affreux qu'on la volait. Elle se jurait de faire payer tout cela un jour. Mais les riverains de la rue Pandolphe et des rues adjacentes seraient-ils jamais réduits à

JEAN DUTOURD

Au Bon Beurre

Au Bon Beurre, telle est l'enseigne de la crèmerie que possèdent M. et M^{me} Poissonard, rue Pandolphe, à Paris. En 1940, les Poissonard sont de modestes commerçants de quartier; en 1950, ils ont quarante-sept millions, une propriété dans l'Eure-et-Loir, des immeubles, des lingots d'or; ils ont marié leur fille à un député — et le député, c'est le marquis du xx^e siècle. Comment a eu lieu cette ascension prodigieuse? Par quels moyens les crémiers sont-ils, en dix ans, devenus de véritables potentats?

C'est ce que Jean Dutourd, avec son style sarcastique et brillant, nous décrit dans ce roman. On n'y trouvera pas seulement le récit balzacien d'une réussite sociale, mais aussi un vaste tableau de la France, tout grouillant d'êtres, de pensées et de vie. Communistes, Juifs, Allemands, petits bourgeois, politiciens, résistants, collaborateurs, de nombreux personnages traversent *Au Bon Beurre*, tous dominés par les figures grandioses de Charles-Hubert et de Julie Poissonard, crémiers parisiens, vrais vainqueurs de la guerre et, en tout cas, seuls produits nouveaux de ce siècle sans originalité.

nrf